

/ critique /

Britannicus, un casse presque parfait



Fidèle à son habitude, Olivier Mellor signe une mise en scène musicale en s'amusant à mélanger les genres. Il s'attaque à l'imposante tragédie de Racine et réussit son coup. Moyennant quelques fautes de goût, il parvient à toucher les jeunes.

Osons l'analogie : ce *Britannicus* est un braquage. Olivier Mellor, patron de la compagnie du Berger, met en scène la tragédie racinienne (1669), tentant de déverrouiller son intrigue cadenassée par ses exigeants alexandrins, espérant ainsi toucher un public jeune, à force de ruses – scénographiques, musicales et stylistiques -. À l'arrivée, le casse n'est pas parfait. Mais il n'est pas dénué d'intérêt. **La méthode, pratiquée par l'artiste depuis son *Cyrano de Bergerac* (2011), est le mélange des genres.** Le plateau, structuré selon un dispositif tri-frontal, est dominé par un portique d'inspiration japonaise (comme la plupart des costumes féminins, des kimonos). **Vêtus de cuir noir, sanglés dans d'imposants harnais, les musiciens s'inscrivent dans le monde du bondage érotique.** Quant à Néron, incarné par le **Hugues Delamarlière**, torse nu sous un manteau fait de peaux de bêtes, il évoque un héros viking, digne d'une série Netflix. Les premières minutes du spectacle déboussolent. On est à la fois partout et donc nulle part. Mais on est bien chez Racine.

L'intrigue raconte comment l'empereur Néron s'éprend de Junie, l'amante de son frère Britannicus, se libère de l'emprise de sa mère Agrippine et commet un fratricide ; on y découvre la naissance d'un monstre, transfiguré par la jalousie et dévoré par le sadisme. Le verbe est scrupuleusement respecté ; l'artiste est épaulé par Julia de Gasquet, normalienne et spécialiste du tragédien pour donner à entendre les alexandrins. Les amateurs du XVIIe n'y trouveront rien à redire. La nuance, en revanche, s'impose pour les choix de mise en scène. **Ce Britannicus fourmille d'inventivité. À commencer par le chœur, incarné par l'excellent François Decayeux** et figuré dans un personnage espiègle qui ponctue la pièce de sa présence et ses remarques, parfois en chuchotant (on n'entend rien : l'effet est assez drôle). La scénographie aussi, avec ces beaux voiles et ces projections effrayantes, se marie joliment avec la salle en pierre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie à Vincennes. Et surtout, la musique, jouée en live par des instrumentistes à cordes, est remarquablement interprétée.

La direction de Néron est moins convaincante. Hugues Delamarlière exécute sa partition avec fougue et détermination, mais son metteur en scène a tendance à confondre jeunesse et vulgarité. Était-il nécessaire de le faire manger des chips les jambes écartées sur un pouf ? Les spectateurs rient, c'est vrai. Mais l'adolescence du triste protagoniste aurait pu être figurée autrement. **De façon générale, si les idées d'Olivier Mellor sont surprenantes et créatives, nous regrettons qu'il ne les exploite pas davantage.** La scénographie japonisante est belle, mais quel sens lui donner ? Les costumes SM des musiciens amusent, mais que veulent-ils dire ? Ces partis-pris demeurent superficiels, se contentent d'évoquer. Concluons tout de même sur une note positive. Parce que, tout compte fait, ce théâtre de troupe remplit sa mission : les jeunes sortent ravis, en ayant entendu une pièce jouée pour la première fois le 13 décembre 1669. Olivier Mellor a réussi son coup.

Igor Hansen-Love – www.sceneweb.fr

9 mai 2022